

Antonio Gamoneda

L'inconnu semblable à notre cœur

*Parle-moi pour que je connaisse la pureté des paroles inutiles,  
que j'entende siffler la vieillesse, que je comprenne  
la voix sans espoir.*

Pierres Gravées

La voix sombre et pathétique d'Antonio Gamoneda nous parvient enfin pleinement. Mais si tardive aura été sa reconnaissance, lui l'exilé intérieur de Léon, dans sa terre de Castille, depuis 1934. Et en France beaucoup reste encore à faire pour sa parole singulière et troublante.

À Toulouse des lectures par Bruno Ruiz et la venue de Gamoneda lui-même, avec Bernard Noël, auront fait surgir la nécessité absolue de le lire.

Cet homme discret, presque secret, émerge à la lumière des livres publiés en France. Les traductions de Jacques Ancet et ses commentaires auront été les belles barques pour aller aux rives de Gamoneda. Gamoneda est reconnu comme l'un des plus grands poètes espagnols contemporains avec José Angel Valente.

La poésie de Gamoneda est singulière et saisissante, âpre même. Poésie d'exil intérieur. Elle est dominée par des obsessions : lassitude de l'âme, vieillissement redouté avec le sentiment de ne plus exister ou pire de se dédoubler, compagnonnage avec la mort.

Sa poésie porte l'expérience du seuil où le temps n'est plus, où les contraires ne peuvent s'annuler. Tout cela irrigue sa poésie comme lave noire.

« Je suis celui qui commence à ne plus exister  
celui qui est toujours à sangloter.

Il est horrible d'être deux inutilement » Pierres Gravées.

C'est déjà la nuit dans la poésie de Gamoneda, une fatigue monte des mots. C'est déjà la nuit et la nuit tremble. Passé le bruit des mots, s'écoule la mémoire qui toujours « est conscience d'une perte ».

Malgré tout Gamoneda vit et écrit. Passe le temps, la couleur des jours. Gamoneda creuse l'opacité avec l'opacité des mots. Il dit et redit les mêmes images, les mêmes thèmes, pour clôturer la mémoire avant qu'elle ne s'enfuit.

*Je reviens chez moi au travers de l'hiver : oublié et lumière sur les linges humides. Les miroirs sont vides et, dans les assiettes, la solitude est aveuglante.* Livre du froid

La mort est partout omniprésente chez Antonio Gamoneda. Elle se tapit dans chaque mot. Et pour lui la poésie est « le récit de la manière dont on va vers la mort ».

### **Une poésie grave, d'où monte la nuit**

Sa poésie est donc grave, c'est la « contemplation de mes actes au miroir de la mort » a-t-il dit, ajoutant « ma poésie s'est toujours inscrite dans la perspective de la mort ».

Ses poèmes sont aussi « des signes de son existence », et parlent dans la « quiétude des mères inclinées sur l'abîme » avec « la substance jaune du cœur ».

La présence obsédante de sa mère hante ses mots :

*Tu agonisais dans les miroirs et tu n'as pas arraché de ton visage le visage de ta mère.* Pierres Gravées.

Un curieux va et vient entre disparition et incarnation se fait dans ses textes. Tout s'efface et ne s'efface pas.

L'histoire récente de l'Espagne et de ses années de plomb et de sang se lit en filigrane. Guerre civile de 1936, chute de la dictature, résistance contre l'organisation policière de l'existence », sont l'enclos de sa vie. Cela s'est passé dans l'enfance et dans l'âge adulte avec « l'âge de fer dans la gorge ».

« J'ai appris à hurler tandis que du verre se brisait à l'intérieur de mes yeux » *Clarté sans repos*

Jacques Ancet distingue trois éléments fondateurs dans sa poésie :

- l'enfant orphelin - « j'ai usé ma jeunesse devant une tombe vide ».

- la pauvreté - « j'ai vu la pauvreté à travers l'oubli, et j'ai vu aussi, une seule fois, le visage de ma mère souriant sur le coton et l'acier. Une seule fois » *Clarté sans repos.*

« Je remercie la pauvreté pour que la pauvreté ne me maudisse pas » *Description du mensonge*

- la guerre civile - « j'ai vu aussi des os torturés ».

Ces éléments vécus pendant plus de trente ans ont été transformés en « états d'âme » et puis en poèmes.

À ces repères se superpose le vieillissement avec cette sorte de dédoublement qu'il opère aussi bien dans le corps que dans la tête, et surtout la fréquentation de la disparition.

Et se toujours disent les thèmes de la mère, des rencontres – tous ces « inconnus semblables à mon cœur » -, les marchés, les défunts « sous la langue ». Lumière et ombre. Et l'oubli :

« La poésie est l'art de la mémoire, donc aussi de l'oubli ».

Le choc presque thermique entre la brûlure des mots et la froideur de la musique de ses vers, produit ce brouillard intense, ces averses rageuses que sont ses poèmes. Des mots dits juste avant le silence de la mise à mort.

*Dans les étables où m'enveloppe l'obscurité, j'accueille la mort et nous conversons jusqu'à ce qu'elle lèche doucement mes lèvres.*

Gamoneda parle la langue de l'oubli, des jours qui ne s'achèvent pas, de « la clarté de la peur ». Il n'est pas un vendeur d'ombre, ni de lamentations, mais un vieux sourcier des invocations.

« Je ne crois pas aux invocations mais les invocations croient en moi ». *Description du mensonge*

Il ne se ment dans aucune foi, dans aucune miette d'espoir vain :

« Nous sommes seuls entre deux négations comme des os abandonnés aux chiens qui ne viendront jamais ». *Clarté sans repos.*

« J'ai jeté à l'abîme l'os de la miséricorde ». *Clarté sans repos*

La langue de Gamoneda n'est pas dans le fluide mais dans les pierres brûlées et gravées.

Opaque est sa langue, lourde, drue. La mémoire est fouaillée, désossée. Gamoneda a un rythme particulier dans ses vers. Un ton des choses perdues et qui reviennent affleurer pour parler des « sans-voix ».

Le rythme obsédant de ses vers donne une sorte de marche funèbre. Maintenant il s'éloigne de la forme poétique habituelle avec des lignes métriques repérables, pour édifier des « blocs rythmiques » indécis.

Mots repris, ressassés autour des figures des mères, des vieillards, de l'oubli, des chevaux, de la mort. Il semble s'élever de sa poésie comme une voix à qui répond un chœur. Ceci pourrait être proche des mots de Saint-John Perse. Car sa poésie est orale avant tout. Mais « une oralité silencieuse » pour reprendre le mot de Jacques Ancet.

### « Une oralité silencieuse »

Il lutte, il chante face au rien, il cerne le néant et la disparition. Au travers de lui passent les fragments d'enfance, la vie sous l'horreur dévote franquiste, et surtout « les disparitions qui brûlent ».

La recherche illusoire de la vérité, « parce que la vérité a dit non », ne peut plus faire justifier la quête des mots.

*La vérité est-elle dans la langue ou dans l'espace des miroirs ?*

*La vérité est-elle ce qu'on répond aux questions des princes ?*

*Quelle est alors la réponse aux questions de potiers ?* Description du mensonge

Il reste au-delà d'une poésie sociale, la simple et profonde amitié du prochain. Pacotille et fer-blanc des jours en faux-semblants. Quand raison et espoir sont enfuis la seule consolation vient de la beauté suprême de ses images, intenses et fulgurantes.

*J'ai vu les miroirs face aux visages qui ont refusé d'exister*

*c'était le temps, c'était la mer, la lumière, la colère.* Pierres Gravées

La peur d'être vieux aussi. « Telle est la vieillesse ; clarté sans repos »

Vieillir et se retourner sur le passé. La vieillesse tombe comme un grand froid, un froid qui envahit insidieusement, et se murmure alors que le livre du froid. La vieillesse et « ses bêtes blanches ».

Ce désespoir peut rebuter, car il place « la poésie dans la perspective de la mort. Pourtant il n'est ici que courage, lucidité, et non pleurs, sobriété et non verbiage indécent.

*Il y a du sucre sous la nuit, il y a le mensonge comme un cœur clandestin sous le tapis de la mort.*

Et ses brassées d'enfance, font le temps, tissent une vie. Antonio Gamoneda vient d'un milieu pauvre, il sait la sueur et le travail, l'engagement et la solidarité. À voix basse il parle de la souffrance, mais aussi de reflets d'espoir. Il creuse l'envers du monde.

Contre l'agilité de la mort Gamoneda oppose la solidité lourde de ses mots. Poésie sacrificielle d'un homme lent contre le temps vorace, et qui regarde droit en face le vieillissement et la mort :

*Assieds-toi maintenant pour contempler la mort.* Pierres Gravées.

Le rideau final semble tombé sur les images. La clarté sans repos est là. Tout est fini. Demain sera un ressassement. Et les jours ne finissent pas. « Terre sans repos et oubli rempli de sang » envahissent langue parfois ample et oratoire, parfois coupante et exacte. Il semble sculpter dans la pleine matière des mots des peurs et des silences. On peut parfois voir la lumière dans ses textes mais jamais le jour. « Je n'ai vu que lumière dans les chambres de la mort ». *Description du mensonge*

Le poète est venu de son lointain village et le chant continue à s'élever :

*Il est venu le papier dans la main  
Il m'a fixé de ses yeux fatigués  
il est venu avec papiers et mains  
et j'ai senti son regard dans ma vie.* Blues castillan, blues du comptoir

Il est encore là, après le désespoir, lui le poète de l'effacement :  
*Peut-être suis-je transparent et déjà seul, mais je l'ignore. En tout cas  
l'unique sagesse est à présent l'oubli.* Clarté sans repos

## **Choix de textes**

Toutes les traductions sont de Jacques Ancet

### **Blues castillan (1961-1966)**

Blues de l'escalier

Une femme monte dans l'escalier  
elle a un chaudron plein de peines.  
Une femme monte dans l'escalier  
elle porte le chaudron des peines.

J'ai rencontré dans l'escalier la femme  
et devant moi elle a baissé les yeux.  
J'ai rencontré la femme et son chaudron.

Je n'aurai plus la paix dans l'escalier.

### **Je parle avec ma mère**

Maman : tu es maintenant silencieuse comme l'habit de qui nous a quittés. Je fixe le bord blanc de tes paupières et je ne peux penser.

Maman : je veux tout oublier  
au fond d'une respiration qui chante. Passe : - moi tes grandes mains sur la nuque  
tous les jours pour que ne revienne pas  
la solitude.

Je sais que sur chaque visage on voit le monde. Ne va plus chercher sur les murs,  
maman. Regarde le visage que tu aimes :  
dans chaque visage humain, mon visage.

J'ai senti tes mains.

Perdu au fond des êtres humains je t'ai sentie comme tu sentais mes mains avant ma naissance.

Maman, ne recommence plus à me cacher la terre.

Telle est ma condition.

Et mon espoir.

### **Clarté sans repos (2004)**

Dans les églises et dans les cliniques

j'ai vu des colonnes de lumière et des ongles d'acier

et j'ai supporté agrippé aux mains de ma mère.

À présent

j'écarte des tissus de crêpe et des canules hypodermiques :

je cherche les mains de ma mère dans les armoires pleines d'ombre.

Caché dans le crépuscule, un animal me surveille et prend pitié de moi. Lourds sont les fruits corrompus, bouillantes chambres du corps. Fatigue de traverser cette maladie pleine de miroirs. Quelqu'un siffle dans mon cœur. J'ignore qui c'est mais j'entends sa syllabe interminable.

Il y a du sang dans ma pensée, j'écris sur des stèles noires suis moi-même l'animal étrange. Je me reconnais : il lèche les paupières qu'il aime, il porte sur sa langue les substances paternelles. C'est moi, sans aucun doute : il chante sans voix, il s'est assis pour contempler la mort, mais il ne voit que lampes, des mouches et les légendes des rubans funèbres. Parfois, il crie dans les soirées immobiles.

L'invisible est dans la lumière, mais quelque chose brûle-t-il dans l'invisible ?

L'impossibilité est notre église. En tout cas l'animal se refuse à se fatiguer dans l'agonie.

Il est celui qui veille en moi quand je dors. Il n'est pas né pourtant, il doit mourir.

J'ai vu des lavandes englouties dans un vase de larmes et la vision a brûlé en moi.

Par-delà la pluie j'ai vu des serpents malades - beaux dans leurs ulcères transparents -, des fruits menacés d'épines et d'ombres, des herbes attisées par la rosée. J'ai vu un rossignol agonisant et sa gorge pleine de lumière.

J'en suis à rêver l'existence et c'est un jardin torturé. Devant moi passent des mères blanchies dans le vertige.

Ma pensée est antérieure à l'éternité mais il n'y a pas d'éternité. J'ai usé ma jeunesse devant une tombe vide, je me suis exténué en questions qui percutent encore en moi comme un cheval qui galoperait tristement dans la mémoire.

Je tourne encore en moi-même tout en sachant que je vais tomber dans le froid de mon propre cœur.

Telle est la vieillesse : clarté sans repos.

Je sens le crépuscule sur mes mains. Il arrive à travers le laurier malade. Je ne veux ni penser ni être aimé ni heureux ni me souvenir.

Je ne veux que sentir cette lumière sur mes mains

et ignorer tous les visages, et ne plus sentir le poids des choses sur mon cœur, voir passer les oiseaux devant mes yeux et ne pas remarquer qu'ils s'en sont allés.

Il y a des fissures et des ombres sur des murs blancs, il y bientôt plus de fissures et plus d'ombres et finalement il n'y aura plus de murs blancs.

C'est la vieillesse. Elle coule dans mes veines comme une traversée de gémissements. Toutes

les questions vont cesser. Un soleil tardif pèse sur mes mains immobiles et de ma quiétude, ensemble et doucement, s'approchent, comme une seule substance, la pensée et sa disparition.

C'est l'agonie et la sérénité.

Peut-être suis-je transparent et déjà seul, mais je l'ignore. En tout cas, l'unique sagesse est à présent l'oubli.

### **Biobibliographie d'après Jacques Ancet**

Antonio Gamoneda est né à Oviedo, dans les Asturies, en Espagne, en 1931. Son père meurt l'année suivante et il s'installe avec sa mère à León, dans une banlieue ouvrière, en proie à toutes sortes de difficultés matérielles. Ils sont témoins des répressions de la guerre civile puis de l'après-guerre, sous régime franquiste. En 1941 il entre dans un collège religieux qu'il quitte dès 1943 pour prendre en 1945 un poste de coursier de bureau. À partir des années 50 et 60, après son mariage et la naissance de ses trois filles, il s'engage dans une formation culturelle et littéraire d'autodidacte et dans un intense travail d'écriture et parallèlement dans un groupe militant antifranquiste. Il dit lui-même que son « profil d'écrivain va être déterminé par un ensemble de composantes historiques et biographiques : pauvreté familiale, rare fréquentation de l'école publique et contemplation innocente de la cruauté et de la misère morale de la guerre civile et de l'après-guerre militarisée [...], ». En 1969, il commence à travailler aux services culturels du Conseil général, il crée et dirige une collection littéraire tout en animant un centre d'expositions. En 1978 il devient gérant d'un organisme voué à l'éducation des paysans et des ouvriers. Aujourd'hui il se consacre entièrement à l'écriture et depuis la moitié des années 80 son travail commence à être reconnu. Il est à présent considéré comme une des grandes voix de la poésie espagnole d'aujourd'hui et il a reçu le Prix européen de Littérature en 2006.

### **Traductions françaises**

*Poèmes*, traduction Roberto San Geroteo, Noire et blanche, numéro spécial, 1995

*Livre du froid*, traduction et présentation Jean-Yves Bériou et Martine Joulia, 1996, 2e éd. 2005

*Pierres gravées*, Jacques Ancet, Lettres Vives, 1996

*Substances, limites, in Nymphaea*, traduction Jacques Ancet, La Grande Os, 1997

*Cahier de mars*, traduit par Jean-Yves Bériou et Martine Joulia, Myrrdin, 1997

*Blues castillan*, traduction Roberto San Geroteo, Noire et Blanche, 1998

*Froid de limites*, traduction et présentation Jacques Ancet, Lettres Vives, 2000

*Description du mensonge* (extraits), traduction Jean-Yves Bériou et Martine Joulia, Myrrdin, 2002

*Pétale blessé*, traduction Claude Houy, Trames, 2002

*Blues castillan*, traduction et présentation Jacques Ancet, José Corti, 2004

*Passion du regard*, traduction et présentation Jacques Ancet, Lettres Vives, 2004

*De l'impossibilité*, traduction Amelia Gamoneda, préface Salah Stétié, Fata Morgana, 2004

*Clarté sans repos*, traduction et présentation Jacques Ancet, Arfuyen, 2006

*Cecilia*, traduction et présentation Jacques Ancet, Lettres Vives, 2006

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.